



Que cette heure soit bénie. — Page 375, col. 1.

vantage, c'est un parti pris, et je l'accomplirai, dussé-je passer à travers le feu pour aller à la cure. Vite, mon manteau et mon chapeau !

Elle descendit l'escalier en courant, derrière la servante, s'habilla avec une hâte fiévreuse, et sortit précipitamment sans ajouter un mot.

## XI

Adolphe était assis dans son cabinet devant sa table d'étude. Un grand nombre de volumes de toutes dimensions étaient ouverts devant lui, et il paraissait comparer avec attention le contenu de deux ou trois d'entre eux.

En jetant les yeux sur ces divers ouvrages, on aurait pu s'assurer qu'ils étaient tous ouverts à des chapitres qui traitaient de différentes inflammations des organes respiratoires, et principalement de la pleurésie.

Pendant qu'il était ainsi plongé dans sa lecture, sa sœur entra dans son cabinet et lui dit, avec l'expression d'une sincère tristesse :

— Adolphe, le jardinier de monsieur Heuvels a dit tout à l'heure au forgeron que son maître va très-mal. Vous voulez nous faire croire que sa maladie ne présente aucun danger ; mais je ne sais pas comment cela se fait, je suis agitée par une inquiétude étrange.

— Vous avez tort, je vous le répète, Françoise, répondit le jeune docteur. Avant-hier j'ai rencontré monsieur Van Hoof, le chirurgien. Il m'a expliqué le cas : c'est une simple pleurésie ; la guérison de l'inflammation est pour ainsi dire infaillible quand on la combat énergiquement dès le début.

— Pauvre Adeline ! dit la jeune fille en soupirant ! Elle est toujours présente à mes yeux. Toute la nuit j'ai rêvé d'elle. J'entendais sa voix, qui m'appelait d'un ton plaintif. Comme elle doit souffrir, seule et sans consolation !

Ces paroles émurent visiblement le jeune homme ; il secoua la tête d'un air pensif, et son regard restait perdu dans le vague.

— Adolphe, le jardinier m'a dit qu'Adeline est devenue pâle et maigre comme une ombre. Depuis six jours et six nuits, elle n'a pas fermé l'œil un instant, elle ne fait que pleurer, la malheureuse !

Un profond soupir souleva la poitrine du jeune homme ; il se roidit contre son émotion, et répondit :

— Françoise, pourquoi accroître ainsi mes peines ? Croyez-vous donc que, moi aussi, je n'aie pas constamment l'image d'Adeline devant les yeux, que mon cœur ne soit pas ému de douleur et de pitié ? Mais je me console par la certitude que, avant qu'il se soit passé quelques jours, notre pauvre amie se réjouira de la guérison de son père. Les symptômes de la pleurésie sont assez alarmants ; les saignées abondantes, au moyen desquelles on combat ordinairement cette maladie, auront effrayé Adeline, car elle chérit son père de toutes les forces de son cœur aimant. Que le jardinier et d'autres personnes, qui voient monsieur Heuvels, croient qu'il va plus mal, cela se conçoit : la grande perte de sang doit l'avoir extrêmement affaibli ; mais je suis convaincu qu'il éprouve déjà du mieux et qu'il n'a plus besoin, pour guérir tout à fait, que de reprendre des forces.

— Si monsieur Heuvels vous avait fait appeler, Adolphe, vous auriez peut-être pu lui donner de bons conseils. Quel malheur pour nous tous que la fatalité ait jeté l'inimitié entre vous deux !

— Il n'est pas possible qu'il me fasse appeler, Françoise ; cela ne serait pas naturel : il n'a pas de confiance en moi. Et d'ailleurs, que pourrai-je faire, sinon ce qu'on fait monsieur Stal et monsieur Van Hoof ? La pleurésie est une maladie si connue, qu'il est difficile d'en savoir des particularités quelconques.

— Puissiez-vous ne pas vous tromper dans vos prévisions consolantes ! soupira la jeune fille. En tout cas, notre pauvre amie...

Un bruit soudain lui coupa la parole et la fit reculer d'inquiétude.

Le son argentin d'une clochette retentissait dans la rue.

— Quoi ? Qu'est ceci ? s'écria Françoise. Le viatique ! Qui est mortellement malade ? monsieur Heuvels ! Impossible, impossible !

Adolphe, frappé de consternation, devint pâle comme un linge.

Courant vers la fenêtre, Françoise écarta un peu le rideau ; mais elle le laissa bientôt retomber, en s'écriant effrayée :

— Le curé, le saint-sacrement, il vient par ici !... O mon Dieu, ayez compassion d'Adeline !

La femme Valkiers et le grand-père entrèrent ensemble dans le cabinet, et, voyant l'expression d'une profonde frayeur dans les yeux d'Adolphe, ils demandèrent :

— Est-ce monsieur Heuvels qu'on va administrer ? Hélas ! quel terrible malheur ! Venez, venez, Françoise !

En achevant ces mots, les femmes et le vieillard coururent vers la porte pour se mettre à genoux sur le seuil, jusqu'à ce que le viatique eût disparu dans la demeure du malade.

Derrière la fenêtre du cabinet, Adolphe se tenait la tête baissée. Il resta un instant comme anéanti, mais bientôt il tourna un regard suppliant vers le ciel et pria, avec toute l'ardeur de son âme, pour Adeline et pour son père.

Le son de la clochette cessa. La veuve Valkiers, le grand-père et Françoise rentrèrent dans le cabinet. La mère et la fille se mirent à pleurer ; le vieillard secouait tristement la tête et murmurait en lui-même :

— Quel coup inattendu ! Adolphe ! vous vous êtes trompé dans vos prévisions : vous croyiez qu'il n'y avait pas le moindre danger à craindre.

— Je n'y comprends rien, bégaya le jeune homme. Les docteurs se seraient-ils donc trompés ? Impossible ! les signes de l'inflammation de la plèvre sont trop clairs.

— Il me semble, Adolphe, que vous jugez trop légèrement la pleurésie. Beaucoup de gens en meurent.